

DANS LE TEMPLE DE L'APOCALYPSE

Le double échafaudage dialogique du devenir humain

MARC-ANTOINE GINGRAS

Thérapeute conjugal et familial

Doctorant en psychologie

Département de psychologie, UQTR

marc.antoine.gingras@umontreal.ca

CARL LACHARITÉ, Ph.D.

Département de psychologie, UQTR

À tous les musiciens du Verbe, qui,
Aux abords des trous noirs,
Souffle le vent numineux
D'un esprit nouveau!

INTRODUCTION

Peut-on parler du « devenir humain » lorsque, comme le dit Edmond Jabès, « Au-delà de la mort, le désert nous fixe avec nos yeux » ? La question du changement prend toute son ampleur lorsqu'elle émerge dans un contexte de crise identitaire, elle est à son paroxysme lorsqu'elle est induite par l'annonce d'une mort imminente. Or, il semble que ces moments où les chocs induisent un sentiment de « mort identitaire », où le devenir semble objectivement annihilé, ne réussissent pas à mettre un terme à la création humaine, à la subjectivité. Il semble que, par-delà l'effet de ce qui survient comme une catastrophe, nous¹, les êtres humains, ayons le pouvoir de faire advenir le vivant, ayons le pouvoir de convertir ce qui paraît être la fin « du monde » en ce qui pourrait être la fin « d'un monde ». Par quel miracle y parvenons-nous ? Quel mystère préside à cette alchimie qui transmute la souffrance mortifère en joie d'être, qui distille « l'ordure » en « or pur » ? Plus précisément, quelle est la matrice de cette création et quels leviers de la conscience identitaire² activons-nous

pour que croissent ces fruits ? Et, point central pour l'intervention, comment chaque personne peut-elle être accompagnée lorsque tombe le couperet et que s'amorce une spirale infernale au pouvoir de destruction identitaire ? Corollaire de cela, comment l'intervenant peut-il soutenir l'autre pour que s'échafaude l'humble mouvement d'un riche devenir ?

Cet article est une réflexion autour de ces questions, il souhaite aborder ces réalités sans prétendre les épuiser. Il explore la façon dont nous, les personnes humaines, échafaudons notre identité, particulièrement lors des crises qui la dévastent. Il pose le regard sur la façon dont nous créons le changement, sur la façon dont nous vivons l'expérience de la continuité et de la discontinuité, et, point crucial, sur la façon dont nous transitons entre les divers niveaux de la réalité³.

Pour ce faire, l'article propose deux échafaudages développementaux dont la caractéristique fondamentale est d'être dialogique⁴, c'est-à-dire qui s'élabore dans le champ du langage intimement partagé. Le premier est l'échafaudage du développement identitaire⁵ : c'est celui que tout être humain déploie et emprunte pour vivre et diriger sa vie, se

relier aux autres et comprendre le monde. Le deuxième est l'échafaudage du soutien identitaire: c'est celui grâce auquel une personne en soutient une autre et l'aide à se développer à divers moments de sa vie. Mis ensemble, ils forment le double échafaudage dialogique du devenir humain. Ce coéchafaudage, à l'origine, est celui qu'élabore tout parent pour soutenir la croissance de son enfant. Or, autant cette présence est essentielle à l'origine de la vie, autant elle s'avère capitale dans les moments charnières... et encore davantage à son dernier tournant.

Pour soutenir cette réflexion, l'article s'inspire de référents tels que le constructionnisme social⁶, la poétique sociale en coaction⁷ et les approches narrative⁸ et participative⁹. Ces approches ont en commun le fait de percevoir le développement de l'identité comme un processus de création perpétuel inscrit dans chaque événement doué de sens. Elles reposent sur le paradigme du «devenir» plutôt que sur le paradigme de «l'être»: l'identité y est perçue non pas comme une fixité, un «étant», mais comme une mouvance, un «devenant». Bref, il y est postulé que l'être est «du devenir¹⁰». Par ailleurs, le langage humain y est présenté comme un espace, un temple, vivant et évolutif dont le dévoilement, l'apocalypse¹¹, ne cesse de se déployer.

Ce dévoilement dialogique fonde et traverse nos expériences de création identitaire. Il peut même transcender le sentiment de mort psychologique pour en faire une expérience de renaissance identitaire. Il rend manifeste ce que le présent article conceptualise comme étant l'ADN de notre vie dialogique: ce pouvoir psychologique qui ne cesse de créer, à l'unisson, la permanence et la mouvance de notre identité.

L'article comprend trois sections: 1) le temple de la naissance et de l'identité dialogique, 2) le temple de la mort et de l'identité monologique, 3) le temple de la renaissance et de la participation dialogique. La première section présente la façon dont l'être humain échafaude le développement de son identité. La deuxième présente la façon dont les chocs de la vie détruisent l'identité et la troisième présente la façon

dont l'aidant peut soutenir l'aidé à recréer son identité grâce à l'élaboration d'un échafaudage commun. En conclusion, l'article présente ce double échafaudage comme étant l'ADN de l'identité psychologique humaine.

1. L'ÉCHAFAUDAGE DU DÉVELOPPEMENT IDENTITAIRE

Le temple de la naissance: l'identité dialogique

Repue, la nuit lointaine s'épanche en fragiles bouquets d'aromates.

Silence affruié d'une attente.

Une sève incendiée

– frange musicienne de quels solstices secrètement –

Comme un archet fraye dans l'insondable matin vermeil du souffle.

(Guy Lafond, *La nuit émeraude*¹²)

La conscience se reflète dans le mot comme le soleil dans une petite goutte d'eau...

(Vygotsky, 1997, p. 500¹³)

L'héritage du Verbe

La conception dialogique

Nous venons au monde tels des êtres tissés de chair et d'esprit se déployant, entre l'infime et l'infini, au sein d'un immense univers. Si le monde matériel est formé d'atomes et le monde vivant de cellules, le monde de l'esprit humain, lui, est fait de langage; et le langage est formé de mots. Donc, si en chaque atome se reflète le cosmos et en chaque cellule, l'organisme vivant, en chaque mot doué de sens se reflète l'entière de la conscience humaine. Ainsi, le mot est-il l'identité même, sa pleine conscience; ainsi, chaque expression est-elle une pensée en action¹⁴.

L'histoire de la naissance humaine est liée à celle du langage. Notre incarnation psychologique gît dans le berceau du langage. Bien avant la naissance, nous existons déjà dans le discours de nos géniteurs. Nous prenons forme dans leur psyché tel un projet, planifié ou précipité, autour duquel ils se sont focalisés. D'une manière ou d'une autre, dans la joie ou la souffrance, cela a transformé leur expérience de vie : leur manière de parler, d'organiser leurs relations, de mobiliser leur volition et de comprendre l'existence. Ainsi, alors même que nos parents nous formaient, nous les transformions ! Déjà, nous nous habitons mutuellement. Déjà, nous développons ensemble le corps psychologique de tous. Alors que nous peuplions leurs imaginaires, eux nous sculptaient dans la chair dialogique de leurs conversations. Les mots sont non seulement l'âme, mais aussi les langes de notre corps et de notre esprit.

L'incarnation dialogique

Ainsi, nous étions attendus, nommés, interpellés. Et ces mots, nous allions y répondre de mille manières pour devenir des êtres de conversation. Au fur et à mesure de notre existence fœtale, nous sommes progressivement devenus des amoureux de la voix, de la joie¹⁵ d'écouter et de réverbérer. En effet, nous étions très sensibles aux sonorités que nous pouvions distinguer. Or, il nous était impossible de percevoir le son de la respiration de notre mère ou de sa circulation sanguine ; ils étaient trop réguliers pour être différenciés. Mais, nous percevions bien sa voix et la cascade de mots qu'elle véhiculait, qui résonnaient telle une musique aux tonalités variées. Et cette musique nous prenait souvent pour complice et attendait que nous la réverbérions. Cette musique du Verbe allait devenir une danse à laquelle nous participions de nos plus beaux coups de pied. Et la trame sonore allait vite devenir polyphonique, les voix s'ajoutant les unes aux autres au grand plaisir de notre curiosité. Depuis ce temps-là, le corps et le langage sont enchevêtrés¹⁶ de manière à faire du dialogue un tissu vivant, de manière à répondre ensemble aux invites de la vie !

Ainsi sommes-nous venus au monde tels des chercheurs de voix. Bientôt, nous allions en voir la source, face à face, sans océan qui nous en sépare. Pour ce faire, il nous fallait sortir de ce bain fœtal et aller vers le monde. Pour ce faire, il nous fallait emprunter un passage qui n'offre aucun retour. Et les voix à l'unisson allaient nous soutenir, tout au long de la traversée, d'un chaud et vibrant tunnel, à nous fondre dans la vague qui propulse vers une autre rive. La voix, pour toujours, allait être la vigile profonde, le souffle intime, une présence continue au cœur même des sauts les plus discontinus.

Bientôt, des mains allaient nous prendre, un sein, nous effleurer et, constante, la voix, nous bercer. Elle allait se faire immédiate, et toujours, nous allions y communier. Cette épiphanie allait revêtir d'innombrables formes et servir tous les usages¹⁷. La voix, les mots, les expressions allaient être le passeport de notre humanité : ils allaient nous enseigner l'essentiel et soutenir notre agir. Ils allaient être le corps de notre expérience et même de notre conscience. Et toujours, ils allaient être les étendards vivants du flot relationnel (Gergen, 2009) qui, ayant présidé à notre conception, deviendra le maître d'œuvre de notre identité. Le langage, gorgé de flots dialogiques, allait bientôt nous transformer en maître du langage.

Mais comment allait s'opérer cette magie dialogique, comment allions-nous devenir cette personne humaine, cet être doté de l'ensemble des facultés mentales supérieures, fleurs et fleurons de notre espèce ? En faisant du langage un outil de création de notre identité et d'incorporation du monde, en devenant les maîtres du mot et de son usage dialogique, en devenant auteur !

La maîtrise du Verbe

L'échafaudage dialogique de l'apprentissage et du développement identitaire

Pour ce faire, nous avons une gigantesque montagne à gravir : celle de la maîtrise du Verbe, celle du passage entre le balbutiement et la conceptualisation. Cette maîtrise représentait une immense complexité, car, les mots sont à la fois créateurs et créatures, véhicule et moteur, essence et inspiration, organisation et mobilisation, sens et compréhension (Shotter, 1989). Ils le sont, car avant même que nous les utilisions, ils nous ont été offerts et, de ce fait, ils renferment précieusement l'ensemble des dynamismes de tous ceux qui nous ont précédés. Il en est ainsi depuis la nuit des temps humains. Ainsi, écouter la voix, c'est écouter l'espèce humaine ; énoncer, c'est faire parler l'ensemble de l'humanité¹⁸.

Pour parvenir à cette maîtrise, de magnifiques outils allaient nous être offerts : des outils d'apprentissage issus de notre héritage dialogique, des outils responsables du développement de notre identité. Et la tradition allait nous réserver une joyeuse surprise : l'ascension allait se faire par jeu et non par labeur, l'effort allait être heureux ! Ainsi, nous allions jouer dans le grand jardin dialogique : avec chaque être qui nous entoure, nous allions devenir rois et reines des mots, de leurs innombrables pouvoirs et dimensions. Grâce à ces outils langagiers, nous devenions, et demeurerons, des créateurs d'espace, de temps, d'intention et de sens dialogiques. Et c'est en les utilisant que nous allions devenir les habiles gestionnaires de notre vie quotidienne... tout en renouvelant sans cesse notre identité.

Ces pierres angulaires de notre développement allaient s'échafauder en quatre grands outils d'apprentissage : l'expression, la mise en relation, la mise en intention et la mise en concept (voir la figure 1)¹⁹.

L'expression : la création d'espace dialogique

Nous n'arrivons pas au monde telles des éponges ou des toiles vierges, indifférenciées, prêtes à absorber passivement les vibrations et les propos qui nous sont dispensés. Et nous ne grandissons pas tels des imitateurs copiant des modèles de comportement. Pas plus que nous n'internalisons la réalité tels des morceaux étrangers que l'on ingurgite pour ensuite les régurgiter.

Plutôt, nous apprenons en incorporant le monde en nous et en nous incorporant dans le monde : en l'écoutant et en lui répondant. Ce que nous internalisons, ce sont des dialogues et des dialogues de dialogues. Plus encore, nous internalisons des personnes qui dialoguent et dont les propos, sans cesse, se déploient dans notre conscience²⁰.

Chaque mot doué de sens fait résonner en nous l'entière de la personne l'ayant énoncé. Et chaque mot est matière à réverbération. Réverbérer, c'est fredonner à notre manière la musique reçue et recevoir le fredon de l'autre. Cette danse entre la résonance et la réverbération nous incorpore à l'orchestre des vivants. Chacune de nos expressions est faite des voix qui nous habitent et des réponses qui leur sont destinées. Donc, nous abritons un orchestre entier avec son chef, ses musiciens, ses instruments, ses partitions et leurs concepteurs, et même l'espace où elles résonnent et la communauté des auditeurs..., puis, nous les devenons !

Ainsi, l'expression est le premier outil d'apprentissage que nous échafaudons. À chaque résonance partagée, l'espace et la présence du monde s'accroissent en nous. De plus, chaque réverbération instille et accroît notre présence et notre espace dans le monde.

Alors, nommer les choses, c'est sortir de soi²¹, tout en prenant « conscience de soi ». L'expression permet d'être, tout à la fois, celui que nous sommes, celui dont nous parlons et les choses dont nous parlons. Également, cette réflexivité nous permet d'être, à la fois, en nous-mêmes, dans les autres et dans les choses ; et ce, tout en étant en dehors de soi, des autres et des choses. Ce faisant, nous transfor-

mons les éléments apparemment objectifs de la réalité en éléments subjectifs, en événements personnels. Ainsi faisons-nous l'expérience d'une réalité où le dedans et le dehors sont des lieux d'appartenance enchevêtrés tout en étant des espaces différenciés (Shotter, 2005). Ainsi, progressivement, nous devenons l'auteur qui définit par lui-même les termes de sa propre vie, et ce, dans un monde où il n'est jamais isolé.

Donc, lorsque nous balbutions et que l'on nous répond, nous développons le premier palier qui nous conduira à la maîtrise du langage et du développement identitaire. Ce premier palier restera toujours le tremplin qui permet de faire l'expérience de notre monde, de la déployer en faisant nôtre l'espace entre le connu et le nouveau à connaître.

La mise en relation : la création de temps dialogique

Ce tremplin rend dès lors possible une autre forme de rencontre avec la réalité. Il permet l'émergence d'un deuxième outil d'apprentissage qui va produire le second palier de l'échafaudage dialogique. Ayant appris à nommer les éléments constituant notre expérience, nous les relient entre eux. Ainsi, tous jeunes enfants, nous jouons au jeu des associations. Nous unissons entre eux les objets en fonction de leurs ressemblances et de leurs différences, de leurs couleurs et de leurs formes. Mine de rien, en regroupant les éléments sous forme de tas, puis de tas de tas, et en les enchaînant les uns aux autres, nous apprenions à organiser le monde. Un peu comme si chaque objet était une perle et que nous l'enfilions aux autres pour en faire un collier. Mais ces perles, nous les perçons à l'aide du foret de la voix, et nous les relient avec le fil de la parole. En effet, relier les objets par les mots, c'est permettre au langage de s'y introduire pour créer des récepteurs humains, des aimants et des fils de liaison. Ainsi constitués, les mots trament l'ensemble de nos relations !

Donc, par les mots, nous sortons de nous-mêmes et nous pénétrons dans l'espace entre les choses. Puis, nous développons notre sensibilité au

semblable et au différent. Or, créer des différences, c'est créer du mouvement, et créer du mouvement, c'est créer du temps²². Désormais, un temps éminemment personnel nous relie au monde et à nous-mêmes.

Ainsi, en nous livrant au jeu des interrelations, nous associons les termes de notre vie en une trame narrative. Bientôt, nous orchestrerons globalement l'ensemble de notre vie. Nous développons donc un temps d'auteur pour élaborer, organiser et réorganiser à notre manière les scénarios et les personnages qui meublent l'histoire de notre vie.

La mise en intention : la création d'intentionnalité dialogique

Ce monde, que nous avons patiemment et joyeusement nommé et orchestré, nous allons maintenant lui dire combien nous l'aimons, le désirons, et même le détestons ! Ainsi émerge le troisième outil d'apprentissage, le troisième palier de l'échafaudage dialogique. Ce désir, nous le manifestons au fil de notre développement, par des intentions, des questions, des rêves et des projets. Cette volonté amoureuse se déploie par la simple appréciation spontanée des éléments de la réalité, par le fait de vouloir davantage d'une chose et moins d'une autre. Ce faisant, nous influençons le monde, nous l'orientons en fonction de notre curiosité et de notre sensibilité éthique et esthétique : de ce qui nous semble utile et bon, ou au contraire, inutile et détestable. Ce faisant, nous transformons le monde en un espace capable de répondre à notre présence et à notre originalité. Un lieu interactif que nous pouvons influencer et où nous paraissions dignes de recevoir des réponses. Un monde qui sans cesse nous réserve de nouvelles surprises et éveille de nouveaux dynamismes.

L'intentionnalité est comme le vent qui gonfle la voile du navire. Mais elle fait aussi de nous un armateur et un navigateur, et elle fait de chaque objet un vaisseau de notre flotte. Ainsi, en créant des intentions, nous sortons de nous-mêmes en donnant une trajectoire à notre histoire. Progressivement, nous

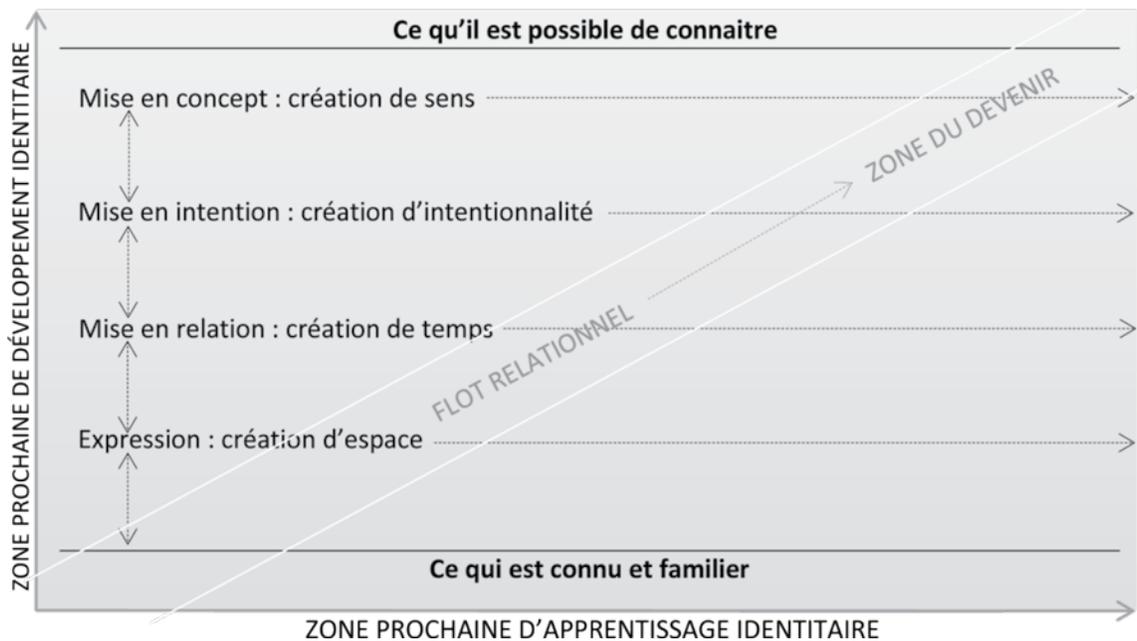


Figure 1
L'échafaudage dialogique des outils d'apprentissage identitaire

serons l'auteur intentionnel apte à diriger et à orienter les termes et les trames de notre vie en fonction de nos valeurs, de nos rêves, de nos aspirations et de nos projets.

La mise en concept : la création de sens dialogique

À force de nommer le monde, de l'organiser et de l'orienter, notre regard et notre pensée s'élargissent. Nous aurons besoin d'un outil pour « contenir », appréhender et personnaliser cette largeur et ses multiples dimensions. Ainsi émerge le quatrième outil d'apprentissage, le quatrième palier de l'échafaudage dialogique : la conceptualisation.

Nous sortons alors de nous-mêmes en mobilisant notre capacité à comprendre, à « prendre avec soi ». Nous créons des réseaux de sens et de significations, nous « attrapons » le monde dans un filet de plus en plus large pour en faire un lieu riche en unité et en diversité. Ce filet deviendra immense et lourd de tout ce qu'il englobe ; ainsi, par la pensée, nous enfantons le monde. Ce filet ressemble à l'espace qui sous-tend notre système planétaire : il offre une place

à chaque élément et les relie par la gravité, et en son centre reluit le soleil. Or, le soleil de notre conscience est une lumière qui embrasse, par l'intelligence, tout ce qu'elle contemple.

Ainsi, nous comprendrons notre monde selon un éclairage de plus en plus personnel. Nous le ferons en interprétant de plus en plus largement les termes, les trames et les trajectoires de notre histoire. Ce faisant, ils deviendront les thèmes de notre vie, et nous, l'auteur des récits à venir. Ainsi, ce monde, qui nous inclut après nous avoir conçu, deviendra progressivement « notre propre monde ».

L'identité d'auteur

Nous venons donc au monde et nous grandissons dans le temple du langage. Il se dévoile à nous comme le sanctuaire de notre existence et le siège d'innombrables apocalypses. Il dévoile une constellation de sonorités qui nous portent et nous inspirent. Il dévoile un échafaudage de paroles faisant de nous les auteurs de notre vie.

Ce temple est irrigué d'un flot relationnel sans lequel le langage lui-même serait lettre morte. Ce flot soutient chaque souffle de conscience et nous permet de voyager à notre manière entre le connu et le nouveau à connaître. Il fait de chaque étape du développement un jeu dialogique aux multiples surprises, plutôt qu'un jeu aux règles fermées où les seuls résultats attendus sont le succès ou l'échec. Inépuisablement, il fait de chaque expérience le tremplin d'une nouvelle expérience à venir.

LE TEMPLE DE LA MORT : L'IDENTITÉ MONOLOGIQUE

*Je suis monté dans la fêlure des alouettes
Blessé l'azur d'une cime royale,
Jours et nuits couché dans ma passion,
Lové sans espoirs dans la rupture de minuit.*

(Guy Lafond, *La nuit émeraude*)

Comme dit Bakhtin : « *dans une approche monologique (dans sa forme extrême ou pure), l'autre personne demeure complètement et uniquement un objet de conscience, et non une autre conscience. Aucune réponse n'est attendue d'elle qui pourrait changer quoi que ce soit dans le monde de ma propre conscience. Le monologique est final et sourd à la réponse de l'autre personne, ne l'attend pas et ne le prend pas en considération comme force décisive. Le monologue s'organise sans inclure l'autre.* » (Shotter, 1998, p. 37 ; traduction libre)

Mais il n'en va pas toujours ainsi ! Parfois, nous sommes frappés par les événements et même happés par les crises identitaires qu'ils induisent. Alors, il arrive que sous la violence du choc, s'infiltré le flux dévastateur du chaos.

Nous sommes alors progressivement éjectés de la montée du dialogue pour entrer dans celle, monologique, du chaos : le spectre de la mort identitaire nous guette. Selon l'ampleur de la crise, qu'elle soit induite par un événement psychologique ou par une maladie, passagère ou mortelle, nous aurons de plus en plus le sentiment de perdre la maîtrise de notre

vie. En effet, le chaos s'attaque à nos outils d'apprentissage pour les réduire à l'impuissance et ensuite les détourner à son profit²³ (voir la figure 2).

L'effondrement de l'échafaudage des outils d'apprentissage

L'éclatement de l'expression et de l'espace

Sa première cible est l'espace et la libre expression. Attaqués de front par le chaos, nous nous exclamons : « Plus rien n'est comme avant, je ne sais plus que dire, les mots sont vides ou inutiles ». Le chaos s'empare de notre expression. Il la compresse et fait voler en éclats les termes de notre vie, tout comme notre pouvoir de les renouveler. Or, sans expression, impossible de sortir de soi, nous voilà pris au piège dans la cage insonorisée et pressurisée du chaos. Notre voix ne résonne plus, ne nous transporte plus ni ne nous inspire. Nous ne parvenons plus à nommer ce qui survient autrement que par les mots induits par le chaos lui-même : « impasse, impuissance, découragement ». Adieu joie, confiance, plaisir, émerveillement. Pire encore, l'espace d'auteur éclate : impossible de prendre du recul, de renouveler les perspectives. Le chaos devient le centre de gravité de nos expériences, il sera bientôt leur agent de liaison.

La désorganisation des interrelations et du temps

Ainsi opprimés, nous posons le désolant constat que : « Plus rien ne tient ensemble, tout se disloque ». Le chaos s'empare de notre organisation. Il appauvrit le paysage en supprimant les différences. Impossible alors de sortir de soi par des mises en relation : tout est recouvert de la brume uniformisante du chaos. Non seulement désorganise-t-il la trame des harmonies de notre vie, mais il rend impossible leur réorchestration. L'auteur que nous sommes perd tout pouvoir sur son histoire : elle est colonisée et enchaînée à l'impuissance. Les mouvements se figent, le temps devient un chaos éternel. Le devenir se fait mirage puis disparaît.

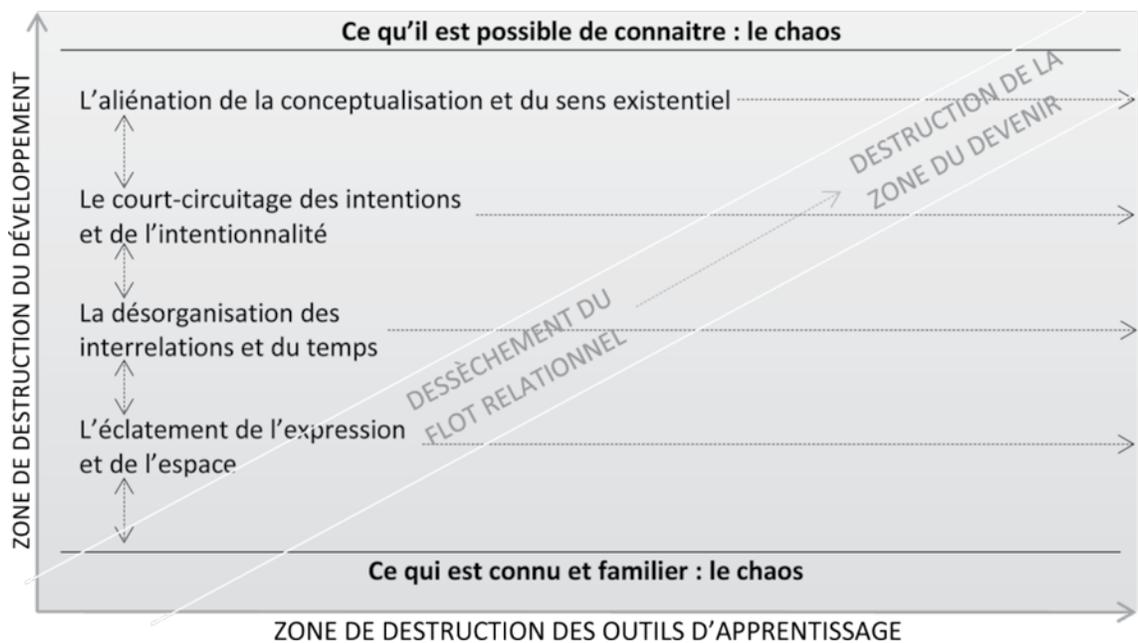


Figure 2
Effondrement de l'échafaudage des outils d'apprentissage

Le court-circuitage des intentions et de l'intentionnalité

Ainsi désorganisés, nous gémissons ou nous hurlons : « Plus rien ne m'intéresse, ne me motive ni ne m'inspire, je ne sais plus où aller ». Le chaos s'empare de notre direction. Il court-circuite la volition et dissout nos rêves : nous ne pouvons plus sortir de nous-mêmes en misant sur nos valeurs et nos intentions. Notre système d'évaluation éthique et esthétique se corrode : tout est mortifère, nos trajectoires sont court-circuitées pour conduire invariablement au chaos.

Privé du pouvoir d'autoévaluer et d'orienter les termes et les trames de notre vie, l'auteur que nous sommes perd son élan narratif et se retrouve apeuré dans un monde hostile qui ne lui répond plus. Ainsi désorientés, la honte et le blâme s'infiltrèrent : nous nous décrétons coupables de la perte du contrôle de notre vie ou nous en blâmons les autres. Nos choix rétrécissent et se polarisent : il ne reste plus que l'abattement ou la résistance.

L'aliénation de la conceptualisation et du sens existentiel

Ainsi désorientés, nous concluons : « Plus rien n'a de sens ». Le chaos s'empare de nos compréhensions. Impossible alors de sortir de soi par la pensée : le chaos aliène notre capacité même d'interpréter les termes, les trames et les trajectoires qui surgissent. Nous ne pensons plus, nous sommes pensés par le chaos, c'est lui qui nous interprète. Progressivement ou soudainement, les thématiques qui nous étaient si chères deviennent vides de sens : elles sont des coquilles vides éventrées sur les récits du chaos. L'auteur que nous sommes devient confus : la seule conclusion que nous formulons encore est celle de notre inadéquation, de notre aliénation. La seule chose qui reste à interpréter est l'omniprésence et l'omnipotence du chaos. Le seul monde qui reste à conceptualiser est un monde cruel, abject, vide d'espoir et de sens.

La mort de l'identité d'auteur

Ainsi, par son pouvoir traumatique, le chaos provoque l'éclatement, la désorganisation, le court-circuitage et l'aliénation de nos paroles d'auteur. Il s'empare de l'échafaudage qui les coordonne et les active. Il s'approprie leurs dynamismes, stérilise leurs potentiels créateurs et les détourne à ses fins : celui d'en faire des outils de destruction massive de l'identité. Toutes les voies conduisent alors au néant. Aussi, et pire que tout, il dessèche le flot relationnel : aucune des musiques de la vie ne résonne ni n'inspire le devenir. L'auteur n'est plus que la marionnette souffrante du chaos, l'objet d'un monologue ayant pour auteurs la crise et le désespoir. Alors, le temple même de la vie devient celui de la mort identitaire où règne la violence de son apocalypse²⁴.

2. L'ÉCHAFAUDAGE DU SOUTIEN IDENTITAIRE

Le temple de la renaissance identitaire : la participation dialogique

*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui.*
(Stéphane Mallarmé, Le cygne)

Il n'est pas un homme nouveau, mais un homme qui naît à nouveau [...] cette nouvelle naissance est une potentialité inscrite dans notre propre être. Notre évolution est une autotranscendance. [...] La révolution aujourd'hui [...] est [...] un acte esthétique autant qu'éthique, l'acte de dévoilement de la dimension poétique de l'existence. [...] Ainsi peut s'ouvrir l'ère de la fraternité, après celles de l'égalité et de la liberté.
(Nicolescu, 2009, p. 65)

La renaissance identitaire et la coaction dialogique

Plus la mort identitaire domine, plus il urge de retrouver la matrice des forces vives, de remonter aux sources de la création. Il faut frayer de telle sorte que nos outils d'apprentissage retrouvent leurs dynamismes, et avec eux, le flot dialogique qui fait de nous des personnes humaines.

Mais nous ne le ferons pas seuls. En fait, lorsque l'identité n'est pas en crise, nous ne sommes jamais seuls : notre voix est toujours à la fois personnelle et collective. La parole dialogique est, implicitement ou explicitement, une manière participative « d'être au monde ». Mais, lorsque nous sommes pris au piège des monologues et coupés de la solidarité langagière, une présence humaine est nécessaire pour retrouver le dialogue²⁵. Il nous faut alors un aidant dialogique²⁶, une personne pour nous soutenir à soutenir nous-mêmes notre propre vie.

Nous avons impérieusement besoin qu'il gonfle le flot relationnel et, simultanément, qu'il suscite notre ascension de l'échafaudage des outils d'apprentissage narratif pour développer à nouveau nos propres récits de vie²⁷. Sans vitalité relationnelle et sans outils dialogiques, nous ne pourrions pas renaître en tant qu'auteurs, nous ne pourrions pas faire de la mort identitaire une expérience vivante.

Les catalyseurs du flot relationnel

Pour induire cette vitalité, il faut que chaque mot de l'aidant soit imbibé d'un flot relationnel qui transfuse la vie. Il faut qu'il en soit, telle une rivière, à la fois le lit et le courant. L'aidant y parvient en introduisant et en stimulant la présence des grands catalyseurs de ce flot dialogique que sont : la résonance, la réverbération et la réflexivité ; la transparence, le transport et la traduction ; la capacité de suivre, de soutenir et de susciter l'expérience.

Peut-être sommes-nous ici pour dire :

*maison, fontaine, cruche, porte, verger, fenêtre, —
tout au plus : colonne, clocher...
mais les dire, comprends-le, oh ! Les dire de telle sorte,
que jamais au fond d'elles-mêmes ces choses
ne pussent se douter d'être cela.*

(Rainer Maria Rilke, Neuvième élégie de Duino)

La résonance

Sous l'effet des chocs, nos mots ne sont plus que soupirs et confusion. Comme pour le navire dont la tempête a percé la coque, ils sont perdus et vidés de leur substance. Mais, si un aidant nous écoute comme si nos propres mots arrivaient tout juste au monde, s'il les entend comme jamais ils n'ont été entendus²⁸, alors il leur insuffle la vie. Alors, nous ne sommes plus seuls, l'isolement est brisé et avec lui, la honte d'exister. Alors, nos mots redeviennent le sang de notre humanité!

La réverbération

Mais, soumis à de tels chocs, nos mots risquent de perdre leurs échos. Or, si un aidant les réverbère, s'il consent humblement à nous redonner nos propres mots, après qu'ils eurent résonné en lui; alors ils maintiendront leur élan.

Se faire redonner nos expressions, c'est comme se faire lire à haute voix notre journal intime ou se faire jouer notre propre musique. Grâce à la réverbération, nous recevons ce « nous-mêmes » qui est, en même temps, « autre que nous ». Et puisque les mots sont les nôtres, nous n'avons pas d'effort à faire pour les démêler. Cela est capital, car plus l'anxiété est forte, plus il est facile de nous égarer. Les paroles réverbérées sont alors comme le navire qui revient à son port d'attache : d'une part, il est identique et d'autre part, il est chargé de matières nouvelles. Nos mots « rentrent » donc à la maison, gorgés de vie langagière, à la fois nous-mêmes et autre que nous. Ainsi s'enrichit notre humanité!

La réflexivité

Le chaos a aveuglé notre regard et emmuré la solidarité, mais par la résonance et la réverbération, une communauté dialogique renaît. Notre voix et celle de l'aidant sont autant de points d'appui à partir desquels poser le regard. Nous devenons ces observateurs aux regards complices, à la fois fenêtres et miroirs, d'où peuvent émerger des perspectives nouvelles et de nouvelles possibilités. Dès lors, nous ne sommes plus confinés à l'horizon univoque du chaos. Ainsi, notre vision s'empreint de la diversité de notre humanité!

La transparence

Le chaos, sous son pressoir, a écrasé notre vie et laminé sa complexité. Il nous a fait oublier que, lorsqu'ils sont dialogiques, chaque mot, chaque interrelation, chaque intention et chaque compréhension comporte plusieurs dimensions qui coexistent par transparence. Ainsi, le chaos appauvrit notre langage comme si chaque énoncé enterrait le précédent. C'est comme si un aquarelliste peignait avec des pigments qui ne laissent pas filtrer la lumière, et qu'ainsi chaque couche de peinture voilait celle qu'elle recouvre. Le chaos est donc un fossoyeur dont les monologues nous enterrent vivants.

Mais si l'aidant écoute en accueillant ce qui émerge, s'il ne réduit pas l'espace, le temps, les intentions et les interprétations, chaque mot peut alors prendre place et se délier. Chaque énoncé peut laisser transparaître sa pluralité de voix et son abondance de significations²⁹. Ainsi protégées de l'inquisition et de la torture dialectique, même nos contradictions deviennent libres de livrer leurs secrets. Alors peuvent transparaître la richesse, la beauté et la complexité de notre humanité!

Le transport

Par infiltration traumatique, le chaos nous a paralysés, nous ne savons plus que dire ni où aller. Mais en retrouvant leur vie, les mots retrouvent aussi leur élan. L'aidant qui écoute en résonance, sans fixer

nos propos, vibre à la musique des mots qu'il reçoit. Il se laisse alors transporter par nos énoncés, il parcourt en lui-même le voyage auquel nous le convions (Shotter, 2005). Ainsi animé, il nous inspirera de nouvelles ardeurs. Devient alors possible une véritable odyssée sur les mers de notre humanité!

La traduction

Sous le poids du chaos, notre capacité à traduire nos expériences est annihilée. Ainsi, nous n'arrivons plus à traduire les affects en mots, les événements en histoires, les désirs en trajectoires et les informations en compréhensions. Si l'aidant nous écoute en s'intéressant au sens que les choses ont pour nous, il nous aidera à traduire notre propre expérience sous divers registres.

Par ailleurs, « traduire », c'est aussi transformer les informations afin qu'elles correspondent à une culture particulière et qu'ainsi, d'autres puissent se les représenter. Si l'intervenant partage ses pensées en tenant compte de notre culture, il pourra traduire son expérience en fonction de la nôtre³⁰. Un sens partagé peut alors poindre, et avec lui, éclore le sens même de notre humanité!

Suivre l'expérience

Tenaillé par le chaos, notre parcours est fragile : il s'élabore un mot à la fois et chacun lègue au suivant ce qu'il a de précieux. Les mots deviennent alors comme ces matériaux épars que le naufragé assemble pour en faire son radeau. Ils sont aussi la voile qu'il tisse avec labeur et le mât sur lequel il peut la hisser. Ils sont même le vent qui s'y engouffre et les étoiles qui le confortent dans ce noir sidéral.

Lorsque l'aidant laisse résonner les mots en lui, il libère leur ampleur. Il peut alors suivre le souffle de notre aspiration, la courbe de notre expérience, la nature de nos besoins. Ainsi pouvons-nous voguer, dans l'œil même du cyclone, au cœur de notre humanité!

Soutenir l'expérience

Mais le péril nous guette et chaque pas vacille. Lorsque l'identité soubresaute, les phases de transition sont délicates : la circulation entre les paliers narratifs est soumise à de fortes perturbations. Nous avons alors besoin d'un soutien qui respecte la cadence de notre marche. C'est ce que nous offre l'aidant lorsqu'il insuffle à nos mots ses réverbérations. Il soutient alors notre expression sans lui imposer de contenus particuliers, de liens artificiels, de significations forcées ni de directions étrangères. Ainsi pouvons-nous explorer librement les voies que nous inspire notre humanité!

Susciter l'expérience

Le chaos atrophie notre expérience de la vie et nous tient captifs d'une réalité univoque. Or, c'est par la diversité narrative que nous parviendrons à vivre de nouvelles expériences. Mais, comme le capitaine angoissé de prendre la mer alors que gronde la tempête, il est légitime d'hésiter à aller de l'avant. Alors, il nous faut de l'aide pour oser des paroles neuves et s'engager dans de nouvelles voies.

L'aidant, par des questions, peut susciter l'utilisation de chacun de nos outils d'apprentissage, ceux-là mêmes qui ont présidé, dès la naissance, à notre développement. Il nous invite, dans un rapport d'égalité, de liberté et de solidarité, à explorer et à gravir les divers paliers de notre échafaudage narratif. Ainsi pourrions-nous mobiliser l'empan des ressources de notre humanité!

L'échafaudage du soutien identitaire

Nous avons donc besoin d'un aidant qui suscite notre ancrage dans le flot relationnel afin qu'il se déploie à sa pleine dimension. Et nous avons également besoin d'un aidant qui suscite notre libre circulation sur l'échafaudage des outils d'apprentissage identitaire. Il est impératif qu'il favorise notre utilisation des mêmes outils d'apprentissage que sont : l'expression, la mise en relation, la mise en intention et la conceptualisation. Cela nous

permettra de recréer l'espace, le temps, l'intentionnalité et le sens de notre histoire (voir la figure 3).

Concrètement, l'aidant le fera en nous invitant, étape par étape, à définir l'expérience du chaos, à en diagnostiquer les effets, à les évaluer et à légitimer nos prises de position. Il le fera de la même façon que nos proches l'on fait durant notre enfance et de la même manière que nous avons continué à le faire tout au long de notre vie. Il le fera, entre autres, en nous posant « simplement » des questions³¹.

Recréer l'espace : autodéfinir notre expérience du chaos

La première étape est faite de questions qui suscitent l'émergence du premier outil d'apprentissage. Elles nous invitent à l'expression : « Qu'est-ce qui est là pour toi?... Parles-en davantage... À ta façon... ». Cela va nous aider à poser pied sur le premier palier de l'échafaudage narratif et ainsi à créer de l'espace. Nous amorçons alors le périple par lequel nous passerons du connu à ce qui est possible de connaître.

À la belle époque où nous étions auteurs de notre vie, c'est le genre d'invitation que nous nous faisons à nous-mêmes, spontanément, implicitement ou explicitement. Mais, lorsque nous sommes submergés, il nous faut un « souffleur ». La formulation des questions peut être verbale ou non verbale, elle peut varier selon la personnalité de l'aidant, la pertinence du contexte et la saillie du dialogue ; mais, pour être utile, elle doit toujours favoriser la liberté d'expression.

En effet, lorsque nous parlons librement, sans attente et sans pression extérieure, la parole nous conforte, nous contient et nous conduit. Telle une source d'eau naissante, nos mots, goutte à goutte, puis à flot continu, restaurent progressivement notre état de sécurité, de confiance et de vitalité. S'éveillent alors la plus précieuse des mélodies : le « langage pour soi ».

Nous avons développé ce type de langage alors que nous étions enfants. Il ressemblait à s'y méprendre à un monologue, mais, en fait, il était le

plus subtil des dialogues³². Il était une conversation avec nous-mêmes et il accompagnait chacune de nos actions. Ainsi, bien qu'il paraisse inutile, ce « langage pour soi » était infiniment précieux. Il servait à nous soutenir nous-mêmes durant l'accomplissement de nos activités. Et, chaque fois qu'une tâche se compliquait, il s'amplifiait. Nous nous parlions alors à nous-mêmes, à voix haute, ou encore nous expliquions à notre ourson comment il devait s'y prendre pour traverser ce moment difficile ! Avec l'âge, le « langage pour soi » s'est enfoui en nous-mêmes, comme une source qui disparaît sous terre, pour devenir notre dialogue interne et servir ainsi de matrice à la réflexion et à l'écriture. Par ailleurs, et tout au long de notre vie, chaque fois que les difficultés s'intensifient, il refait surface pour nous aider à mobiliser le meilleur de nous-mêmes ! Parler spontanément et librement³³ permet la résurgence de ce langage.

Donc, lorsque l'aidant nous invite à caractériser notre expérience du chaos, il nous permet de prendre pied comme auteur. Et ce droit d'auteur peut même aller jusqu'à baptiser le chaos. « Si l'ensemble de tout ce qui pose problème était dans un dossier, quel nom, quel titre lui donnerais-tu... comment le représenterais-tu³⁴ ? »

Ainsi, autodéfinir les termes de la réalité est le premier pouvoir d'auteur. Il nous permet de faire l'expérience que nous ne sommes pas le problème, puisque, étant auteurs, nous en sommes différents. Ainsi sortis de l'isolement du chaos, nous retrouvons le droit et le pouvoir d'exister, tels que nous sommes, à cette seconde-ci de notre vie. Nous retrouvons alors un espace où il est possible de relier les éléments de notre monde et d'en faire la trame du récit à venir.

Recréer le temps : autodiagnostiquer les effets du chaos

Tel est le but des questions qui suscitent l'émergence du deuxième outil d'apprentissage. Elles nous invitent à mettre les éléments problématiques en relation : « Quels effets cela a-t-il sur toi... sur ta relation à toi-même... aux autres... dans tel ou tel contexte ? ». Cela va nous aider à accéder au deuxième

palier de l'échafaudage narratif et ainsi à créer du temps et du mouvement.

En effet, le chaos, tel un ouragan, a désorganisé la trame qui tissait notre monde; il faut donc oser reprendre le tricot, réassocier les éléments et les événements éparpillés. Pour ce faire, il faut s'adresser à ce qui nous dérange le plus: les effets du chaos. Il importe de nommer ces effets, mais de façon personnelle. Il faut donc oser en autodiagnostiquant³⁵ les conséquences selon notre propre perspective. C'est à nous, comme auteurs, et non à l'aidant, de définir le problème, c'est aussi à nous d'en déterminer les conséquences.

Grâce à ce processus de différenciation³⁶, l'ordre imposé par le chaos peut être réorganisé en fonction de notre propre histoire, de notre propre temps. Cela permet également de revisiter les récits si riches de la vie passée, ceux-là mêmes que le chaos avait si violemment écartés. Alors, dans les sillons du souvenir, pourront éclore de nouveaux rêves et de surprenants désirs.

Recréer l'intentionnalité: autoévaluer les effets du chaos

Tel est le but des questions qui suscitent l'émergence du troisième outil d'apprentissage. Elles nous invitent à poser des intentions au cœur même des effets problématiques: « Si tu considères l'un des effets que tu viens de mentionner: est-ce une bonne ou une mauvaise chose? Est-ce utile ou non... en partie ou en totalité?... ». Cela va nous aider à accéder au troisième palier de l'échafaudage narratif et ainsi à créer et à mobiliser l'intentionnalité.

Ces questions semblent naïves, mais en réalité, plus elles le sont et plus elles permettent de reconsidérer notre expérience sous un angle nouveau. Le processus est donc aussi simple que complexe: il s'agit d'évaluer, à partir de nous-mêmes, les effets du chaos. Mais, il s'agit, et cela est capital, de les évaluer à partir de l'autodiagnostic que nous venons tout juste de poser, et non à partir de dictats étrangers. Cette prise de position d'auteur nous permet d'infiltrer, au cœur même du sentiment d'impuissance, un

pouvoir d'action. Elle permet alors de transformer la rébellion en révolution!

Ainsi, nous questionner sur le problème en fonction de notre sensibilité éthique et esthétique³⁷, l'autoévaluer, c'est reprendre la direction de notre récit et en restaurer l'élan narratif. Les désirs et les rêves peuvent alors inspirer de nouvelles pensées.

Recréer le sens: autolégitimer ses évaluations

Tel est le but des questions qui suscitent le quatrième outil d'apprentissage. Elles nous invitent à poser des interprétations en lien à nos propres désirs: « Pourquoi considères-tu cela comme étant bon ou mauvais, utile ou pas utile?... Qu'est-ce que cela te fait comprendre à propos de toi, de qui tu es, de ce qui est important pour toi, de tes valeurs?... ». Cela va nous aider à accéder au quatrième palier de l'échafaudage narratif et ainsi à raviver le pouvoir de créer du sens, de conceptualiser.

En effet, cette autolégitimation de nos évaluations manifeste et confirme nos valeurs. Ce faisant, le monde et nous-mêmes ne sommes plus des coquilles vides: ils s'engrossent du fruit de nos interprétations. Autolégitimer nos positions au regard des effets du problème, c'est transmuter les termes, les trames et les trajectoires de notre vie en des thèmes qu'il devient possible d'élaborer. La confusion se dissipe, le doute traumatique migre en questionnement sur la complexité. Il est alors possible de côtoyer le mal-être sans devenir naufragé. Il est même possible de dévoiler, par-delà la souffrance, un sens nouveau à l'existence.

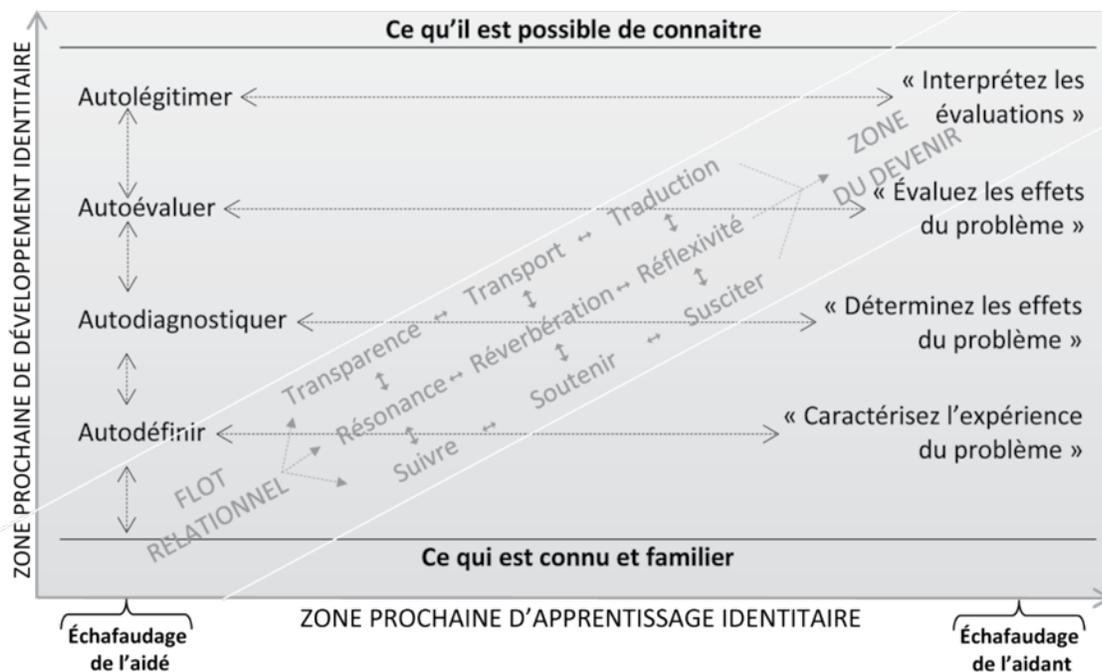


Figure 3
L'échafaudage du soutien identitaire

La participation dialogique

*Quand enfin être et dire ont même consonance
La parole est au monde un silence profond
Un œil multiplié au regard se confond
Et tisse au jour obscur l'aveugle transparence.*
(Guy Lafond, *Poèmes de l'Un*)

Ainsi, traverser la mort identitaire, c'est vivifier ce qui présidait à la naissance dialogique, à son apprentissage et à son développement. Pour ce faire, une seule condition : « être ensemble ». Tout au long de ce voyage, le pouvoir d'être ensemble est le ferment originel, celui dont tous les autres découlent, le seul qui ne puisse faire défaut. Peu importe la façon dont cette vigueur sera catalysée, l'essentiel est qu'elle transcende l'intégralité de tous les propos. Alors, inévitablement, les mots s'assembleront et dévoileront l'échafaudage des outils dialogiques, cet espace-temps où s'élabore l'apocalypse du devenir.

CONCLUSION

LE TEMPLE DU DEVENIR HUMAIN : L'ADN DIALOGIQUE

*Terre, n'est-ce pas ce que tu veux ;
renaître en nous invisible ?
N'est-ce pas ton rêve d'être invisible une fois ?
Terre ! Invisible !
Quoi donc, sinon le changement, ta plus pressante
mission ?*

(Rainer Maria Rilke, Neuvième élégie de Duino)

*Vois, je vis. De quoi ?
Ni l'enfance ni l'avenir ne diminuent...
Une existence surnuméraire jaillit de mon cœur.*

(Rainer Maria Rilke, Neuvième élégie de Duino)

De la naissance à la mort, nous jouons notre vie, de seconde en seconde, nous recréons sans relâche notre identité. Souvent, nous n'en sommes conscients que dans la souffrance ou l'exultation ! Ces moments

charnières rendent visibles le pouvoir que nous avons de transformer notre réalité. Ce processus de transmutation fait de notre vie un vaste champ de culture et une expérience au souffle toujours renouvelé.

Cette expérience est une alchimie du Verbe qui, se faisant chair, féconde la matière par la vie de l'esprit. L'athanor de cette transformation est le langage. Il est le tissu de notre conscience, la voix de notre devenir. Il est notre foulée sur le chemin, le tremplin de nos envols. Il est présence vivante, il est polyphonie. Il est le « je », le « tu » et le « nous » : il en orchestre l'unité, il en formule l'unicité.

L'histoire de cette marche et de cette ascension, personnelle et collective, remonte à la nuit des temps du langage, et elle se perd dans la lumière des paroles à venir. Parce que notre vie se déroule entre la naissance et la mort, nous sommes le lien vivant entre ce qui passe et ce qui advient. Ce chaînon dialogique que nous sommes est un prodigieux, mais fragile catalyseur du vivant. Il est à la fois immanent, transcendant et « devenant ».

Immanent, le langage est comme la semence qui porte, fondus en elle, l'arbre, la sève, les fleurs et les fruits. Ainsi, le flot relationnel nous irrigue et nous illumine avant même que nous ne l'ayons maîtrisé. Et, nous le savourons pleinement avant même de gagner en maturité.

Transcendant³⁸, le langage est comme la graine qui non seulement contient l'essence du fruit, mais préside à son éclosion et le pousse hors de ses limitations. Ce langage, nous le déployons au même rythme qu'il nous déploie. Ainsi, le dialogue est-il un appel constant à sortir hors de nous, et nous, hors de lui. Ce mouvement est tantôt linéaire, tantôt saltatoire, tantôt spiral. Ainsi, la marche dialogique se déploie-t-elle à l'horizontale, à la verticale et à l'oblique.

À l'horizontale, elle déroule sans cesse les outils qui permettent de converser avec la réalité : l'expression, l'interrelation, l'intentionnalité et l'interprétation. Au fur et à mesure qu'elle affirme son pas, elle nous convie à embrasser l'existence avec de plus en

plus d'acuité. Ainsi avançons-nous dans la foulée d'une pensée agissante qui déploie un monde foisonnant de savoirs.

À la verticale, la marche dialogique devient saltatoire. D'un bond vif ou ténu, le langage transite, il monte et descend les paliers de l'apprentissage. Nos outils s'enchevêtrent, se potentialisent : la conscience se déploie de manière exponentielle. Chaque mouvement ascendant nous ouvre à un nouveau dépassement, chaque mouvement descendant élargit notre base. Ainsi aspirés dans une spirale qui nous englobe et nous dynamise, nous gravissons les marches d'un monde aux savoirs infinis.

À l'oblique, la marche dialogique nous invite au devenir. Elle nous propulse dans cet océan de vie à la manière d'une vague qui, toujours, gonfle la suivante. Parfois, filant sur la crête d'une lame, nous jouissons de l'ivresse : nous sommes alors comme ces enfants qui jouent dans le vent et que les sages jalouissent. Parfois, culbutés par la vague, nous sommes submergés : nous alors sommes comme ces enfants qui appellent au secours et que les grands consolent.

En ces instants, nous faisons face aux plus intenses défis que la vie nous réserve. Nous sommes écartelés entre le passé et l'avenir, coincés entre les niveaux de notre réalité. Ce sont les moments où nous perdons le sens de notre destinée ainsi que la voix pour la réinventer. Alors, il faut plonger à corps perdu dans le flot du vivant. Seule la fontaine du langage peut faire éclore les germes d'une renaissance, elle seule peut extirper la vie des griffes de la mort.

Car, le flot dialogique est la chair et le sang de notre esprit, telle est sa nature. Il est l'ensemble des outils perpétuant le devenir, telle est sa fonction. Il est l'ADN de notre conscience, l'alpha et l'oméga de l'identité personnelle et collective. Il est double puisque dès l'origine, il est présence de l'autre en soi. Cet ADN dialogique, avec ses quatre vaisseaux langagiers perpétuellement redoublés, nous permet de voyager dans cet univers qui pour nous est un monde de langage. Il nous offre aussi d'y communier. Il nous offre d'y participer comme auteur, mais aussi d'en



Figure 4
L'ADN dialogique: le double échafaudage du devenir humain

être l'auteur. Il nous convie ainsi à une expérience de liberté, d'égalité et de fraternité.

Selon les saisons de la vie, cette création dialogique prendra mille teintes et mille tonalités. Toutefois, lorsque la froidure de l'hiver nous glacera, il faudra, comme à notre naissance, nous immerger dans les sources chaudes de la voix. Il faudra en libérer les geysers immanents afin qu'ils jaillissent et forgent les plus hauts sommets de notre espérance.

Ainsi, en tension entre les pôles extrêmes de notre existence, nous ferons l'expérience de l'ultime «surprenance». Ainsi, comme durant toute notre vie, mais avec une conviction renouvelée, nous emprunterons la passerelle qui relie le visible et l'invisible et nous arpenterons le temple du devenir.

Aussi, baignant en cet ADN dialogique et bordés par le chœur des humains, nous pourrons, sur

le fil tenu du vivant, voyager avec ceux qui ont fait le plus long des voyages. Alors, tantôt lovés, tantôt blottis, dans cet athanor de voix et de paroles, nous pourrons, avec ceux tous ceux qui nous enchantent, dévoiler notre plus tendre et notre plus puissante symphonie.

En toi gît l'impénétrable nuit de lumière,
 Comme sous les neiges songe en la mort
 Un azur suprême,
 Un ciel partout d'oiseau, une seule envolée.
 (Guy Lafond, *La nuit émeraude*)

À l'âge d'or, dont la vigile profonde annonce la venue, salutation!

RÉFÉRENCES

- Andersen, T. (2007). Human participating : Human « being » is the step of human « becoming » in the next step. Dans H. Anderson et D. Gehart (dir.), *Collaborative Therapy , Relationships and Conversations that Makes a Difference* (p. 81-94). New York : Routledge.
- Anderson, H. (2005). *Conversation, langage et possibilité*. Bruxelles : Satas.
- Bellet, M. (1989). *L'écoute*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Clot, Y. (2003). Vygotsky, la conscience comme liaison. Dans Vygotsky, L.S. *Conscience, inconscient, émotions*. Paris : La dispute.
- Crombez, J. C. (2007). *La méthode en écho, guérir le mal-être*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Foucault, M. (2001). *L'Herméneutique du sujet*. Paris : Seuil Gallimard.
- Gergen, K. J. (2009). *Relationnal being, Beyond Self and Community*, Oxford : University Press.
- Gingras, M-A., Lacharité, C. (2009). Trois perspectives sur la personne, la famille et le changement. Dans Lacharité, C., Gagnier, J.-P., *Comprendre les familles pour mieux intervenir : Repères conceptuels et stratégies d'action*. (p. 129-154). Montréal : Gaétan Morin, Chenelière Éducation.
- Gingras, M.-A., Lacharité, C. (2013, à paraître). L'échafaudage dialogique du pouvoir d'être et d'agir. Dans J. Quintin (dir.), *Des mots et des maux. Les récits de vie dans la relation de soin* (titre provisoire). Montréal : Liber.
- Lacharité, C. (2009). L'approche participative auprès des familles. Dans Lacharité, C., Gagnier, J.-P., *Comprendre les familles pour mieux intervenir : Repères conceptuels et stratégies d'action*. (p. 129-154). Montréal : Gaétan Morin, Chenelière Éducation.
- Malherbe, J.-F., Laurendeau F. (2010). *Lecture et écriture d'un « nomade polyglotte »*. Conversation avec France Laurendeau. Dans J. Quintin (dir.), *Cheminer vers soi* (p. 11-52). Montréal : Liber.
- Nicolescu, B. (2009). *Qu'est-ce que la réalité? Réflexions autour de l'œuvre de Stéphane Lupasco*, Montréal : Liber.
- Nicolescu, B., (2010). Sur le chemin du tiers inclus. Dans Quintin, J., *Cheminer vers soi* (p. 265-274). Montréal : Liber.
- Paillé, P., Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Quintin, J. (2005). *Herméneutique et psychiatrie, pouvoirs et limites du dialogue*. Montréal : Liber.
- Rilke, R.M. (1972). Neuvième élégie de Duino. Dans *Œuvres 2, Poésie*. Paris : Seuil.
- Shotter, J. (1989). Vygotsky's psychology : joint activity the zone of development. Dans *New Ideas in Psychology*, 7 (p. 185-204).
- Shotter, J. (1998). Social construction as social poetics. Dans B.M. Bayer et J. Shotter (dir.), *Reconstructing the Psychological Subject. Bodies, Practices and Technologies*. London : Sage.
- Shotter, J. (2005). *Persons : points of condensation in a sea of living interactions*. Conceptualization of the Human Person in the Social Sciences. Paper for XI Plenary Session of the Pontifical Academy of Social Sciences, Rome, 7th-12th April, 2005.
- Shotter, J. (2011). *Getting it: Witness-Thinking and the dialogical ... in practice*. New York, Hampton Press.
- Todorov, T. (1981) *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris : Seuil.
- Vygotsky, L.S. (1978). *Mind in society: the development of higher psychological processes*. Cambridge : Harvard University Press.
- Vygotsky, L.S. (1934/1997). *Pensée et langage*. Paris : La dispute.
- White, M. (2009). *Cartes des pratiques narratives*. Bruxelles : Satas.

NOTES

1. Tout au long du chapitre, l'utilisation du « nous » renvoie à « nous les personnes humaines ». Ainsi, les auteurs s'identifient à l'être humain dans son parcours de vie, d'apprentissage et de développement. Par ailleurs, le premier auteur remercie Pierre Paillé de l'avoir inspiré, lors d'une conversation privée, dans le choix de cette posture d'écriture. Pour connaître ses travaux, voir Paillé et Mucchielli (2003).
2. Tout au long de cet article, le terme « conscience » est utilisé dans le sens d'identité relationnel et non de conscience moral ou analytique (voir Clot, 2003). Cela sera explicité plus avant.
3. Pour une étude qui intègre la philosophie de Lupasco et la perspective de la physique quantique sur les niveaux de réalité et les processus qui en favorisent le passage, voir Nicolescu (2009).
4. On dira de la conversation qu'elle est dialogique lorsqu'elle incorpore l'ensemble des participants dans son élaboration et que chacun résonne à la présence vivante de l'autre. On dira qu'elle est monologique lorsque l'un est, pour l'autre, un des objets de son attention. Ce concept a été inventé par M. Bakhtine. Pour une étude sur la dimension dialogique et polyphonique du langage en intervention psychosociale voir H. Anderson, 2005.

- Pour une étude humaniste et linguistique de l'œuvre de Bakhtine, voir T. Todorov (1981).
5. L. S. Vygotski (1997) a conceptualisé le développement de l'identité et des facultés supérieures de la conscience comme étant le fruit de quatre outils d'apprentissage. Pour lui, le soi, l'identité et la conscience sont synonymes, car ils sont relationnels. Ainsi, le développement et l'apprentissage sont créateurs d'identité et cette création est permanente. Cette thèse sera étudiée en détail tout au long de cet article. Voir aussi Anderson, 2005 ; Gingras et Lacharité, 2009).
 6. Le constructionnisme social s'est développé dans la foulée des travaux de Vygotski et du dialogisme sous l'influence entre autres des psychologues K.J. Gergen (2009) et H. Anderson (2005). Pour une étude synthèse sur ce paradigme en comparaison avec le positivisme et le constructivisme, voir Gingras, Lacharité (2009).
 7. Dans la lignée du constructionnisme social, John Shotter s'est intéressé à ce qui se passe entre les personnes qui consentent à s'ouvrir à un rapport dialogique. Au fil de ses recherches, il a conceptualisé cette forme de participation sous le vocable de « pratique dialogique » puis de « poétique social » et enfin de « coaction » (1998 ; 2005 ; 2011).
 8. L'approche narrative qui inspire cet article est celle développée par le travailleur social Michael White (2009). Il s'est inspiré de l'échafaudage développemental de Vygotski pour en développer une contrepartie clinique : l'échafaudage narratif. Elle sera explicitée plus avant.
 9. Les auteurs de l'article ont développé la notion d'« approche participative » pour englober l'ensemble des concepts fondamentaux de ces approches et en faire ressortir la dimension participative en lien avec l'identité et l'*empowerment*. « Approche » doit être entendu au sens de « manière d'aller vers l'autre » et non au sens d'un dictat scolaire ou d'une école rigide de pratiques (voir Gingras, Lacharité, 2013).
 10. « À la différence de Parménide – et plus tard de ses héritiers Platon, Aristote, Descartes, Kant, etc. – Héraclite considère l'être non comme une substance, mais comme un processus. Sa position ontologique est à l'opposé de Parménide. C'est, pour Héraclite, le devenir qui prime sur l'être, le possible sur l'immutabilité, l'ouverture sur la clôture. Le temps, pour Héraclite, est par conséquent non pas une impassible éternité (c'est-à-dire une absence de temps), mais pour ainsi dire la substance même du changement, ce qui le sous-tend, le rend possible. La substance, ce qui sert d'appui, c'est pour Héraclite le temps et pour Parménide l'être. » J.-F. Malherbe cité par B. Nicolescu (2010, p. 268).
 11. Le lecteur aura compris que, dans cet article, « apocalypse » est pris au sens de « dévoilement » et non de « catastrophe ».
 12. Le premier auteur tient à remercier Guy Lafond, poète et professeur de création littéraire, de l'avoir initié à la « musique des mots ».
 13. Vygotski a dicté cette partie de son œuvre maîtresse sur son lit de mort à l'âge de 38 ans, en 1936.
 14. L'ensemble des idées présentées ici et plus avant sur le développement et l'apprentissage identitaire est fondé sur les travaux de Vygotski (1978 ; 1997).
 15. Pour une étude sur la joie en tant que vitalité, expérience de béatitude et conscience d'unité (sat-cit-ananda), voir J. Quintin (2005, p. 106 et 121).
 16. Pour une étude sur l'enchevêtrement entre le langage et le corps et entre les personnes en relation dialogique, voir l'ensemble des travaux de J. Shotter disponible sur son site Internet et particulièrement ceux en référence.
 17. La gestation de l'enfant devrait durer 18 mois pour qu'il naisse à pleine maturité. Or, pour rendre l'accouchement viable, l'enfant naît après neuf mois. Donc les neuf mois après la naissance sont la fin de la gestation. L'utérus change de forme, il devient le corps « extérieur » de la mère : les bras, les mains, la bouche et les yeux.
 18. Le premier auteur remercie D^{re} Michelle Dallaire de lui avoir fait connaître le livre de M. Bellet (1989) où il développe les fruits de l'écoute et analyse ce qui nous en sépare (p. 146-147).
 19. Cette vision du développement et de l'apprentissage est de L.S. Vygotski. Par ailleurs, l'idée de les mettre sous forme de schéma d'échafaudage vient des travaux de M. White (2009).
 20. La conscience ici est conceptualisée non pas comme un état mental séparé mais comme un rapport réel, un processus de liaison. Elle est donc « de la conversation ». Ainsi, la conscience se met constamment « au carré », le dialogue se redoublant constamment par un dialogue sur le dialogue (Clot, 2003, p. 11).
 21. Pour une étude sur l'importance de cet aspect du langage en lien à la pratique en psychiatrie, voir J. Quintin (2005). Son œuvre présente les mêmes réalités que celles soulevées dans cet article mais sous l'angle de la philosophie herméneutique de Gadamer. Pour une étude sur l'herméneutique en recherche qualitative, voir Paillé et Mucchielli (2012).
 22. Pour une étude sur le déploiement de l'espace et du temps en lien avec la philosophie de Lupasco et la physique quantique, voir B. Nicolescu, 2009, p. 31. Pour une étude en lien aux processus de guérison, voir J.-C. Crombez, 2007.
 23. Dans une perspective constructionniste sociale et narrative, la personne n'est pas le problème. Le problème y est conceptualisé comme étant « quelque chose » qui survient dans le cours de la vie. Il faut alors prendre en compte le pouvoir qu'il a sur l'identité afin de soutenir l'auteur à

- rapatrier ce pouvoir (voir White, 2009 ; Gingras, Lacharité, 2009 ; 2013).
24. Il importe de dire que chaque problème qui touche notre identité aura des effets semblables, même s'ils peuvent être de moindre mesure.
 25. Pour une étude sur la coaction dans le dialogue, voir Shotter, 2011.
 26. Pour une étude sur les attitudes dialogiques de l'intervenant en intervention, voir Anderson, 2005, p. 155 et Gingras, Lacharité, 2013.
 27. M. White (2009) a développé l'échafaudage narratif comme outil clinique. Il permet d'utiliser les outils d'apprentissage de manière à se distancier du problème et retrouver ainsi l'identité d'auteur.
 28. Pour une étude exhaustive sur l'écoute dialogique en intervention, voir H. Anderson (2005, chapitre 6, p. 127).
 29. Voir Quintin (2005, p. 55) pour un parallèle avec la notion de « fusion d'horizons » de Gadamer.
 30. Pour approfondir la notion de transparence et de traduction dans l'intervention en contexte de négligence, voir Lacharité, 2009.
 31. Pour l'étude exhaustive d'une pratique clinique à partir de divers échafaudages narratifs, voir White, 2009.
 32. Pour une étude sur le « langage pour soi » et son importance en intervention, voir Vygotski, 1997 et Andersen, 2007.
 33. Pour une étude des facteurs et des consignes qui favorisent une telle liberté, voir le chapitre sur *l'espace* dans Crombez (2007).
 34. Pour un parallèle avec la « concrétisation » dans les processus de guérison et de création, voir Crombez, 2007.
 35. Le premier auteur de cet article exprime sa gratitude au D^r Patrick Vinay pour lui avoir suggéré cette expression.
 36. Pour une étude sur les effets de l'échafaudage narratif et le processus de différenciation, voir White, 2009, p. 275-291
 37. La dimension éthique renvoie au concept de prendre soin de soi de Socrate développé par Foucault (2001). La dimension esthétique renvoie à la capacité d'apprécier la beauté et la valeur de son expérience.
 38. « Transcendance » est utilisé ici dans le sens de « dépassement continu de soi » que lui donne J.-F. Malherbe. Il conçoit la personne, les événements et le monde comme un lieu et un dynamisme de « surprenance » dont la caractéristique est leur étonnante capacité de surprendre (Malherbe, Laurendeau, 2010).